



Anne-Marie Granet-Abisset

Les fêtes des laboureurs au pied du Vercors

(CANTON DE BOURG-DE-PÉAGE)

Anne-Marie Granet-Abisset (Université Pierre Mendès-France, Grenoble 2) nous invite à la découverte de ces fêtes traditionnelles d'hiver, existant déjà au début du 19^e siècle et réactivées à partir de 1860. Malgré l'évolution des communautés villageoises concernées, ces fêtes gardent un certain nombre de caractères et de comportements : fêtes laïques, mettant pendant quatre jours le temps entre parenthèses, elles constituent le temps fort d'une sociabilité bien vivante entre générations, où peuvent s'intégrer les néo-résidents à activité professionnelle urbaine dans ce secteur proche de Valence et de Romans. Le café, oasis permissive, y joue un rôle essentiel... Que la fête continue !



"Les communes de la Drôme qui bordent le Vercors célèbrent chaque année la Saint-Bernard. C'est l'occasion de fêtes qui durent plusieurs jours. Les plus populaires sont la Saint-Bernard de Jaillans, Hostun, Meymans, la Beaume d'Hostun, toute la partie sud-est de Romans"⁽¹⁾.

Ces propos empruntés à A. Van Gennepe⁽²⁾ renvoient à la fois à une pratique ancienne, puisque dès le début du 19^e siècle N. Delacroix⁽³⁾ évoque leur existence, et aux réalités actuelles des **fêtes des Laboureurs qui animent joyeusement ces bourgades depuis les premiers jours de janvier jusqu'à la fin du mois de mars**. C'est tout l'intérêt de ces manifestations que l'on peut qualifier de traditionnelles et qui, malgré la modification de la sociologie des villages, ont gardé les principaux attributs décrits par les différentes enquêtes. Ces villages, de taille moyenne⁽⁴⁾, situés au sud de l'Isère, sont installés dans un paysage de plaines et de collines, et une agriculture dynamique s'y maintient. La proximité des agglomérations de Romans et de Valence et, avec l'autoroute, de Grenoble a suscité l'installation de résidents permanents à l'activité professionnelle urbaine.

Un double patronage pour une fête hivernale

Fête de la **Saint-Bernard**, nous dit Van Gennepe. En réalité, derrière ce patronyme, il faut reconnaître Saint-Barnard, évêque de Vienne⁽⁵⁾, qui patronne dans toute la région les agriculteurs, sans pour autant manifester de caractère agraire marqué⁽⁶⁾. Fête le 23 janvier, il est unanimement revendiqué dans les villages du canton, même si actuellement le terme de "fête des Laboureurs" est devenu la formule officielle.

Saint-Bernard est étroitement associé à Saint-Vincent, patron des vignerons (22 janvier). Cette présence

est surprenante car il ne s'agit pas de villages viticoles et la culture de la vigne en a complètement disparu depuis de nombreuses années. Il reste que la présence auprès des laboureurs de *Bacchus*, incarnant le patron des vigneron, donne à ces journées un caractère divertissant affirmé et rappelle le rôle capital du pain et du vin, produits et nourritures essentiels dans la société rurale traditionnelle.

Toutes les fêtes du canton se reconnaissent dans la double désignation et dans le caractère hivernal. En observant la répartition chronologique (entre janvier et mars), on voit se dessiner une aire géographique qui est l'aire d'extension des fréquentations familiales et amicales. Il est cependant difficile, par manque de

sources suffisantes, d'évaluer avant le 19^e siècle, l'ancienneté de cette répartition. Qui plus est, pour les mêmes raisons, on ne sait pas grand chose de l'origine de ces fêtes. N. Delacroix, et à sa suite A. Lacroix signalent leur existence au début du XIX^e siècle. **Apparemment tombées en désuétude, elles sont réactivées vers 1860⁽⁷⁾**. La mémoire collective, confortée par les écrits des érudits locaux a retenu l'histoire d'Eugène Duc qui aurait importé la fête de villages plus méridionaux, pour l'installer en 1860 à Hostun. De là, elle aurait migré vers les villages voisins. Au-delà de cette version quasi mythifiée, il faut y lire la superposition d'influences diverses, géographiques et thématiques, et sans doute l'explication du double patronage.

(1) En réalité le canton de Bourg de Péage.

(2) A.V. Gennepe, *Réponse au questionnaire de Saint-Hilaire-du-Rosier*, n° 69, Inédits.

(3) Voir en particulier, N. Delacroix, *Statistique du département de la Drôme*, 2^e édit. Valence, 1835, 708 p. ; voir aussi Pilot de Thorey, *Usages, fêtes et coutumes existant ou ayant existé en Dauphiné*, Grenoble, 1891, 464 p.

(4) En moyenne 900 habitants au XIX^e puis de 4 à 600 habitants au XX^e siècle.

(5) Il a fondé en 830 à Romans un monastère et a donné son nom à la collégiale de cette ville.

(6) Nadal, *Histoire hagiographique du diocèse de Valence*, Valence, 1855, pp. 195-215

(7) A. Lacroix, *Réponses au questionnaire adressé aux maires du département de la Drôme*, Archives Départementales de la Drôme 39M 8, questionnaire n° 4.



Même si actuellement la manifestation s'est "normalisée", voire est devenue un spectacle, **il reste cependant un certain nombre de caractères et de comportements**, et ce, malgré l'évolution inhérente à celle des modes de vie, de l'économie et de la société.

Décrire par le menu le déroulement ancien ou le programme actuel de ces fêtes⁽⁸⁾, avec les nuances selon les villages, sort du cadre imparti pour cet article. Pour en avoir une idée, suivons la description qu'en donne un érudit local⁽⁹⁾ au début de ce siècle. "La fête des *laboureurs et des vignerons* suivie de la *Saint-Vincent*, donnait lieu à des cortèges pittoresques. (...) On allait prendre celui qui était le roi de l'année, à son domicile, puis le cortège traversait le village de Saint-Maurice et arrivait à Saint-Martin⁽¹⁰⁾. Les deux sapeurs marchaient en tête, la hache sur l'épaule. Puis, suivait une charrue montée sur un traîneau et tenue par un laboureur, un semeur portait du poussier⁽¹¹⁾ dans une toile et le répandait en nuage. Des hommes portaient un brancard sur lequel étaient chargées des pognes de diverses dimensions, des chars pittoresques ornés de feuillages dans l'un desquels il y avait toujours un maréchal qui forgeait un soc de charrue sur une enclume. Et enfin suivait le char enguirlandé de feuillages de buis⁽¹²⁾ sur lequel trônait le roi de la fête et le dauphin celui qui devait le remplacer l'année suivante. Les plus beaux chevaux et les plus belles mules conduisaient ces chars. Le cortège arrivait jusqu'à la vieille église⁽¹³⁾ où tout le monde entrait pour assister à la messe solennelle au cours de laquelle le curé bénissait les pognes. En guise de pain béni on passait dans des corbeilles des morceaux de pognes. Le prêtre prononçait une allocution de circonstance. À l'élévation le tambour battait ce qui rendait la messe impressionnante. À l'issue de la messe le cortège se dirigeait vers le domicile du curé à qui on remettait une des pognes. Il remerciait et offrait un verre de vin blanc. Puis, le cortège, toujours avec le fifre en tête, se remettait en marche et se rendait sur la place publique qui était à l'entrée du village et où, en général était dressé un théâtre rustique où se donnait une représentation par des artistes de bon vouloir locaux. (...) Après la représentation de la pièce qui avait été choisie, tout le monde prenait la direction du

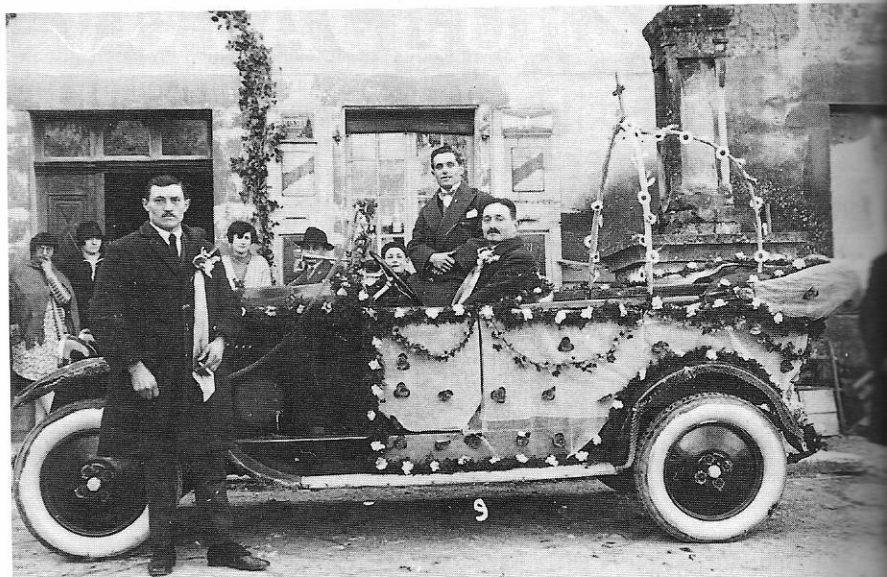
village et quantité de personnes prenait part à un banquet servi dans un des cafés du pays. À l'issue du banquet, le cortège se reformait et faisait le tour du pays, flûtes et tambours en tête. On terminait par une ronde autour de la fontaine devant l'église. À cette occasion, comme pour les vogues et les autres fêtes, la soirée se terminait par des danses dont le populaire "rigaudon",

avec pour musicien le père Callaud, raccommodeur de vaisselle en temps ordinaire, lequel jouait du violon inlassablement. Une fête rustique où jeunes et vieux s'amusaient beaucoup et dansaient en mettant à sec des tonneaux de vin du pays. (...)".

Cette description orientée donne cependant le ton. Elle laisse ressortir **quelques traits, intéressants à fixer.**



Exemple de voiture décorée. Ici la reconstitution d'un "gerbier". La dérision n'est jamais loin, même pour représenter la moisson. Coll. privée Fournat, 1937.



Depuis 1937, les voitures ont remplacé les chars. Ici la voiture des Présidents. À noter l'arceau surmonté de la croix, que l'on retrouve aussi sur le "triomphe" et les insignes portées par les 3 présidents. Coll. privée Ollier.

(8) Je renvoie pour ce faire à A.M. Granet-Abisset, *Permanences et mutations d'une fête de la Drôme, l'exemple de Jaillans*, Mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence 1977, 160 f°. et *Bacchus et les Laboureurs* in *Clio dans les vignes*, J.L. Mayaud (dir), Pul, 1998, p. 369-385.

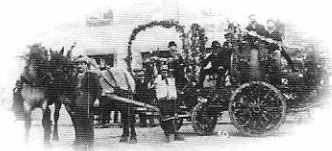
(9) Cf. A. Terpent *Notes sur Hostun et ses environs*, arch. priv. Il reprend en fait en partie les éléments que l'on peut trouver dans A. Lacroix, *Réponses au questionnaire* déjà cité.

(10) Saint-Martin et Saint-Maurice sont les deux "centres" de la même commune. Le village initial se situe à Saint-Martin. Par suite de la sécession d'un certain nombre de familles de notables, le chef-lieu est installé avec l'appui de l'église, à partir de 1847, au pied du vieux village. L'épisode de cette querelle est rapporté par B. Delpal, *Entre paroisses et communes : les catholiques drômois au milieu du XIX^e siècle*, Valence, 1989, p. 152-154.

(11) Poussière de blé.

(12) Voir les photos ci-jointes.

(13) Eglise romane au centre de Saint-Martin.



Malgré l'évolution, la tradition se maintient

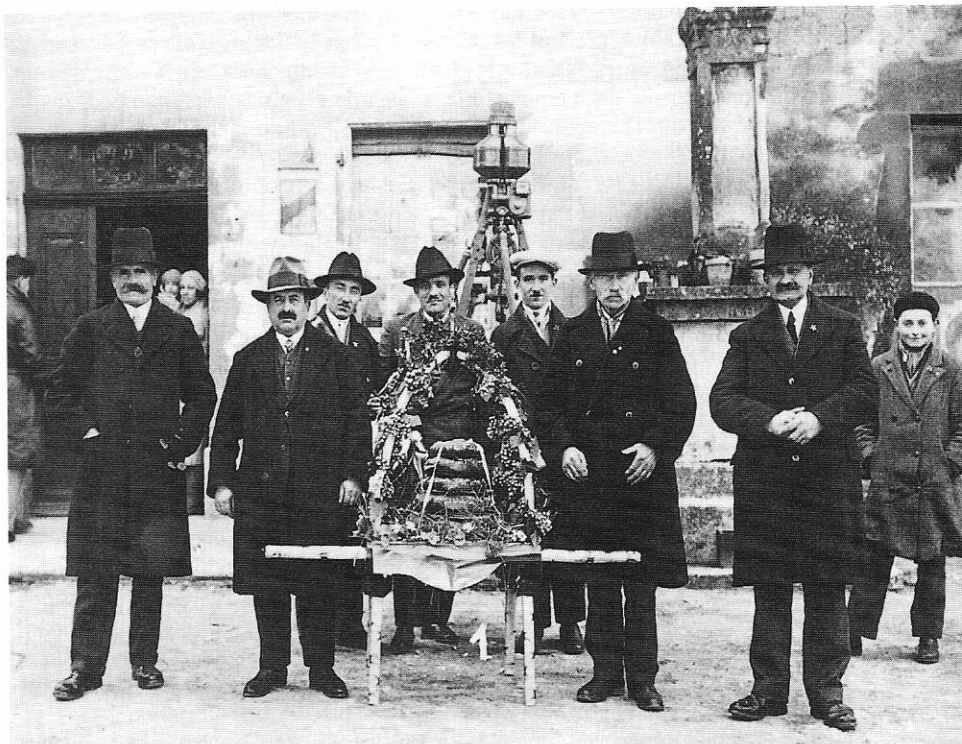
• Une fête laïque sous contrôle •

Si A. Terpent parle encore de "Roi", la fête est placée, au moins depuis le début de ce siècle, sous la direction d'un "Président". C'est lui le vrai patron de la fête. Jusqu'à la mise en place d'un comité des fêtes⁽¹⁴⁾, il devait en assurer l'entière charge financière. Mais cette présidence de courte durée a un mode de recrutement peu démocratique. En effet, dans le plus grand des secrets, le président coopte son futur dauphin qu'il intronise officiellement à la fin du banquet du lundi, en lui remettant l'emblème de sa fonction à venir, un bouquet composé d'un épi de blé, de bleuets et de boules dorées⁽¹⁵⁾. Ensuite, le président est officiellement déchu à la fin du quatrième jour et sait qu'il aura à assumer sa future fonction, celle de Bacchus. Le Bacchus de l'année en cours, ex-président, a la charge d'animer dans l'excès les festivités, avant de pouvoir rejoindre le "club" des anciens présidents. En fait, Bacchus n'est que *l'alter ego* du président. Il tente de détourner l'intérêt des participants en utilisant le registre de l'extravagance et la distribution à satiété de vin.

Le fait de privilégier Bacchus, en occultant le saint patron, donne le réel caractère de ces fêtes. Présentées comme des fêtes patronales, identifiées par un saint, elles sont en réalité des fêtes corporatives, des fêtes de laboureurs, au sens premier du terme, c'est-à-dire les plus riches exploitants, capables d'assumer le coût de telles manifestations et pouvant fournir les plus belles mules pour le défilé⁽¹⁶⁾. Certes, l'église a toujours tenté de cadrer, pour ne pas dire d'encadrer, ces fêtes, notamment en faisant de la messe solennelle un temps fort du dimanche. Pourtant, des absences significatives rendent ces fêtes tout à fait laïques et les inscrivent dans une tradition de la longue durée. Point de statue du Saint patron, par exemple. Ici c'est le *triomphe* qui a les

honneurs, laïcisant le cortège. Dans le même ordre d'idée, excepté le côté burlesque et débridé mais aussi la participation de l'ensemble des villageois, le déroulement de la fête présente une

réelle parenté avec les fêtes corporatives, à forte connotation félibréenne, organisées par le syndicalisme agricole du district de Valence⁽¹⁷⁾ dans les années 1880.



Le "triomphe" porté dans les fêtes traditionnelles par quatre anciens présidents. Coll. privée Ollier, 1929.

• Le temps suspendu •

La fête dure : quatre jours actuellement pour pratiquement une semaine avant 1960... sans compter la participation aux fêtes des autres villages. Il faut ajouter toute la préparation (répéter les animations, fabriquer la décoration du village, des voitures, cuisiner les bugnes...). Ces préparatifs mettent à contribution non seulement l'entourage du président mais aussi une bonne partie des habitants. C'est le cas, en particulier au village d'Hostun, avec la réalisation des chars. En l'an 2000, l'agencement des chars réhabilite pour quelques semaines le système des veillées. Trois fois par semaine en

janvier et février⁽¹⁸⁾, les habitants d'un quartier se réunissent pour confectionner les fleurs en papier, base de la décoration du char, composée dans le plus grand secret.

Encore actuellement, durant les quatre journées, les participants actifs mettent en quelque sorte le quotidien entre parenthèses pour assister aux différentes manifestations, (réceptions chez le président, défilé, bals, banquets). Dans les années plus anciennes, on dit même que certains hommes ne rentraient pas chez eux pendant huit jours !

(14) Ils sont créés à la fin des années trente. Dans la période de crise, les frais de la fête, antérieurement largement supportés par les présidents, deviennent trop lourds et l'on ne trouvait plus de candidats.

(15) Trois boules pour le bouquet présidentiel, deux pour le vice-président, et une pour le dauphin.

(16) Et plus tard les voitures décorées.

(17) Cf. H. de Gailhard-Bancel, *Quinze années d'action syndicale*, Valence, 1900, 387 p.

(18) La fête a lieu en mars.



• Une sociabilité partagée entre générations •

Si cette fête est finalement classique dans ses attributs comme dans son déroulement, il faut s'interroger sur le pourquoi d'un succès jamais démenti et de son maintien dans ses grandes lignes. **Temps fort d'une sociabilité vivante** et recherchée en cette fin d'hiver, c'est bien ainsi qu'elle est décrite et revendiquée par la plupart des informateurs. C'est une fête où l'on reçoit beaucoup, où l'on se reçoit entre voisins, où l'on accueille les membres de la parenté et où l'essentiel tourne autour des repas et de la danse. La préparation des chars par exemple est

une occasion retrouvée pour partager un moment et se donner les nouvelles des uns et des autres alors que, le reste de l'année, le mode de vie urbain éloigne. Pour les nouveaux habitants qui en font la démarche, c'est un moyen convivial de s'insérer dans la vie du hameau⁽¹⁹⁾.

La fête mêle les espaces privés de la maison et les espaces publics de la rue et du café. Cette distribution calque celle des participants. Dans la fête traditionnelle, on réservait quelques moments aux femmes et aux enfants : la journée du dimanche dans

son ensemble et le "dessert" du samedi. Aux enfants aussi le soin de "brûler" le président. Les hommes se réservaient les banquets au café. Jusqu'à la fin de années 70, les femmes pouvaient seulement les rejoindre pour le bal !

Au XX^e siècle, les cafés restent le lieu obligé et recherché des réjouissances. Dans les villages existaient en moyenne quatre cafés, souvent rivaux. La répartition entre eux des différents moments permettaient de faire taire les oppositions, le temps de la fête. Certains, qui habituellement n'allaient jamais dans l'un des cafés, le faisaient à cette occasion.

• Les débordements contrôlés •

Lieu de vie ordinaire et exceptionnel, **le café est au centre de toutes les manifestations festives**, surtout à partir des années 1920. Hors du cadre privé et familial, ce lieu permissif de la sociabilité collective⁽²⁰⁾ joue un rôle essentiel dans une fête qui reste avant tout la rupture nécessaire avec le quotidien mais aussi le cadre qui permet tous les excès et les écarts avec les pratiques courantes : vie concentrée au village, repas pantagruéliques, si l'on en juge par les menus annoncés, comportements décalés avec la réalité quotidienne et surtout débauche de boisson. À Jaillans, son couplage avec

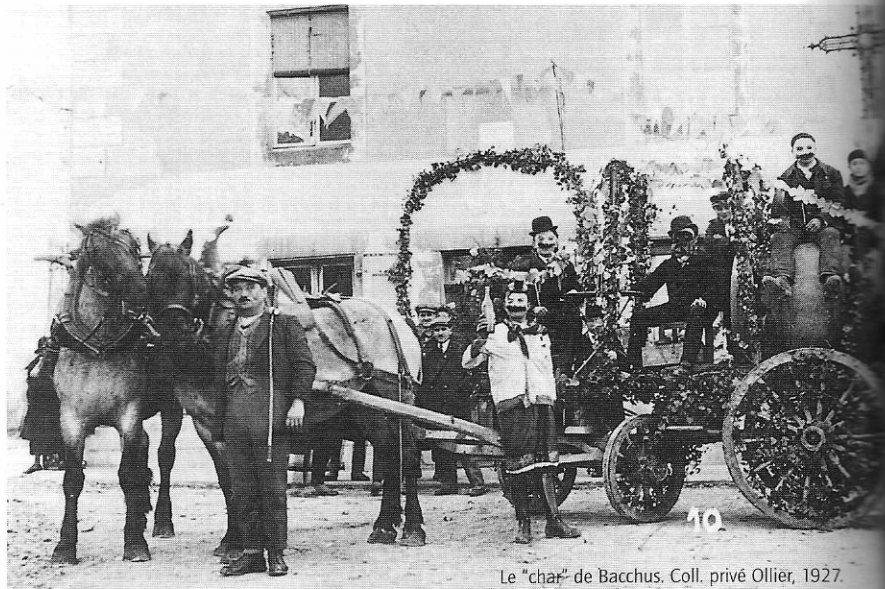
Mardi-gras ne fait que renforcer les conduites licencieuses... et leur acceptation, car elles sont toujours mâtinées de burlesque.

La fête apparaît comme l'extension au groupe des hommes des pratiques exceptionnelles, acceptées pour les conscrits. À cette occasion, ceux-ci jouent particulièrement leur rôle assigné au groupe de la jeunesse, participant aux différents banquets et réunions, assurant très souvent la responsabilité de la pièce et de l'animation.

Ainsi la fête apparaît-elle surtout comme le moment de la tolérance collective des défolements, car ces

débordements sont encadrés. Le groupe des hommes sait faire silence sur les excès de certains, surtout quand ils sont des participants exceptionnels, manifestant ainsi pour l'occasion une vraie solidarité du groupe des hommes. Pourtant, on aurait tort de faire du café un lieu uniquement masculin. Si la plupart des femmes restent en retrait de ces excès, elles sont loin d'être exclues. Elles participent au dessert des banquets et surtout aux soirées qui voient alterner les chants et la danse. C'est assez logique dans un pays où faire la fête est une caractéristique partagée.

Pour terminer, il faut une fois encore insister sur la permanence des principaux caractères de ce type de fête. Celle-ci aurait pu se transformer davantage et même disparaître. Pourtant, ancrée dans des attributs simples, son maintien manifeste à l'évidence l'attachement des anciens et nouveaux habitants de ces villages à une forme de sociabilité collective. En raison de son caractère vivant, elle n'est absolument pas devenue une manifestation folklorisée pour les besoins d'un tourisme local. Au contraire, elle atteste d'une sociabilité de la longue durée et de l'ancrage, sans passéisme revendiqué, des traditions festives du monde paysan.



Le "char" de Bacchus. Coll. privé Ollier, 1927.

(19) Actuellement, en raison des activités professionnelles non agricoles comme de l'organisation du calendrier des tâches des agriculteurs (élevage très prenant tout au long de l'année), la multiplication des veillées rend la préparation lourde. Aussi, ce sont surtout les "retraités" qui assurent la confection des chars, et qui s'inquiètent du manque de relève par les jeunes.

(20) Nous renvoyons, bien entendu aux ouvrages de M. Agulhon, en particulier *La République au village*, Plon, 1970, mais aussi aux pages écrites par G. Garrier dans sa belle synthèse, *Histoire sociale et culturelle du vin*, Bordas, 1995, 336 p.